



**HAL**  
open science

## **-Introduction. Pourquoi croiser les sciences ?**

Éric Baratay

► **To cite this version:**

Éric Baratay. -Introduction. Pourquoi croiser les sciences ?. Editions de la Sorbonne. Croiser les sciences pour lire les animaux, pp.7-17, 2020. halshs-04780958

**HAL Id: halshs-04780958**

**<https://shs.hal.science/halshs-04780958v1>**

Submitted on 13 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# — Introduction. Pourquoi croiser les sciences ? —

Éric Baratay

Il est une idée qui s'impose de plus en plus : aucune science ne peut penser les animaux à elle seule ni prétendre assumer la question et en faire le tour. C'est devenu une évidence pour les sciences dites « de la nature », où la génétique, la physiologie, les neurosciences, l'éthologie, l'écologie, etc., ont chacune besoin des autres, où des croisements ont déjà donné naissance à des hybrides devenus disciplines à part entière, telle l'écologie comportementale. C'est aussi vrai du côté des sciences dites « humaines », qui ont investi, depuis quelques décennies, le versant humain<sup>1</sup> des animaux<sup>2</sup> et qui ont produit non pas des disciplines nouvelles, mais des travaux hybrides, par exemple de sociologie historique<sup>3</sup>.

Avec cet ouvrage, nous abordons un troisième type de croisement, plus difficile parce que peu pensé, peu usité et contredisant la répartition habituelle, devenue naturelle, attribuant les animaux aux sciences de la nature et les hommes les entourant aux sciences humaines. Nous voulons montrer que ces dernières peuvent apporter beaucoup au versant animal des relations entre les animaux et les humains mais aussi à la connaissance des animaux eux-mêmes, qu'il y a donc besoin et profit de les croiser avec les premières pour bien passer et penser du côté des animaux.

Déjà, l'ouvrage précédant celui-ci, *Aux sources de l'histoire animale*, consacré aux documents permettant d'étudier les animaux, avait été l'occasion de souligner l'exigence de multiplier les regards pour interroger et lire ces témoignages humains ou animaux et bien passer du côté de ces derniers. Nous renvoyons à son introduction pour la présentation du programme « Passer/penser du côté des animaux », qui structure ces volumes, et à sa conclusion où l'impératif du croisement a été illustré par un texte d'Erich Maria Remarque concernant la souffrance des chevaux agonisants entre les tranchées, dont l'étude doit

- 
1. Sur cette notion de versant, voir Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*, Paris, Bayard, 2007 ; Éric Baratay (dir.), *Aux sources de l'histoire animale*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019.
  2. Éric Baratay et al., « Un champ pour l'histoire : l'animal », *Cahiers d'histoire*, 42/3-4, 1997, p. 409-442 ; Id., « Les socio-anthropologues et les animaux. Réflexions d'un historien sur un rapprochement des sciences », *Sociétés*, 108/2, 2010, p. 9-18 ; Linda Kalof, Georgina Montgomery, « History from Below. Animals as Historical Subjects », dans Margo DeMello (éd.), *Teaching the Animals. The Social Sciences*, New York, Lantern Books, 2010, p. 35-43 ; *Carnets de géographes*, 5, *Géographie humanimale*, 2013 ; Clarisse Didelon-Loiseau, Lionel Laslaz, « Épistémologie de la géographie des animaux en France », *Historiens et géographes*, 439, 2017, p. 50-54 ; Jérôme Michalon et al., « Une sociologie avec les animaux. Faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS*, mars 2016, <https://journals.openedition.org/sociologies/5329>.
  3. Christophe Traïni, *La cause animale. Essai de sociologie historique (1820-1980)*, Paris, Puf, 2015.

mobiliser les disciplines du biologique et du culturel pour bien prendre en compte les physiologies, les éthologies, les cultures, les psychologies humaines et animales<sup>4</sup>. Il revient au présent ouvrage d'explorer plus largement les possibilités, les voies, les manières de croiser les sciences de la nature avec les humaines.

En réalité, la nécessité d'élargir leur démarche a été ressentie, exprimée, concrétisée par des éthologues<sup>5</sup> depuis quelques décennies. En particulier dans le sillage de la célèbre Jane Goodall, anthropologue de formation, le fait n'est pas assez souligné alors qu'il est d'importance et qu'il justifierait à lui seul, tant il est illustre, le croisement disciplinaire : elle étudia les chimpanzés de Gombe à partir des années 1960 et construisit une sociologie du groupe, une anthropologie de ses familles, une prosopographie de leurs individus<sup>6</sup>. Depuis, des éthologues ont fait de même, sous l'influence aussi de l'éthologie cognitive, attribuant peu à peu plus de capacités aux animaux. Ils se sont penchés sur les sociabilités, les structures familiales, les cultures locales, les inventivités individuelles, etc., faisant dans leur coin et à leur manière de la sociologie, de l'ethnologie, de la géographie, de la psychologie<sup>7</sup>. Ils ont même appelé à l'édification d'une histoire sociale et culturelle des animaux<sup>8</sup>, parce qu'ils deviennent sensibles aux variations temporelles observées, après les avoir longtemps négligées sous l'influence de l'éthologie classique qui postulait que les comportements définissaient l'espèce, et qui supposait donc leur permanence.

De fait, ces éthologues ont bâti tout cela en tâtonnant, au sens noble du terme ; d'une manière critiquable pour des sociologues et des anthropologues qui arrivent enfin au sujet et qui ont la dent dure, dénonçant un bricolage<sup>9</sup>, reprochant aux éthologues de n'être pas... anthropologues ; d'une manière sérieuse et scientifique à notre avis, car il ne faudrait pas ajouter du dédain à celui-ci longtemps manifesté dans les sciences humaines à propos des animaux. L'auteur de ces lignes, qui a commencé ses recherches dans les années 1980, peut en témoigner : combien de sourires narquois et de remarques acerbes n'a-t-il pas essuyés de la part des spécialistes en sciences humaines ! La

---

4. Éric Baratay, « Introduction. Avec quoi penser du côté des animaux? », et « Conclusion. Sources plurielles, disciplines croisées », dans Id. (dir.), *Aux sources de l'histoire animale*, op. cit., p. 7-14 et 251-259.

5. Les spécialistes d'éthologie contribuant à ce volume ont décidé, d'un commun accord, de se nommer éthologues.

6. Jane Goodall, *The Chimpanzees of Gombe: Patterns of Behavior*, Cambridge, Harvard University Press, 1986.

7. Par exemple, Michel-Antoine Leblanc et al., *Cheval qui es-tu ? L'éthologie du cheval, du comportement naturel à la vie domestique*, Paris, Belin, 2003 ; Elizabeth Lonsdorf et al. (éd.), *The Mind of the Chimpanzee. Ecological and Experimental Perspectives*, Chicago, Chicago University Press, 2010 ; Juliane Kaminski, Sarah Marshall-Pescini (éd.), *The Social Dog. Behaviour and Cognition*, Londres, Academic Press, 2014 ; Dennis Turner, Patrick Bateson (éd.), *The Domestic Cat. The Biology of its Behaviour*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

8. Andrew Whiten, « A Coming Age for Cultural Panthropology », et William McGrew, « New Theaters of Conflict in the Animals Culture Wars », dans Elizabeth Lonsdorf et al. (éd.), *The Mind of the Chimpanzee*, op. cit., p. 96-98 et 173-175.

9. Vincent Leblan, *Aux frontières du singe. Relations entre hommes et chimpanzés au Kakandé, Guinée (xix<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2017.

conversion de ces derniers ne date vraiment que d'une dizaine d'années. Ne déplaçons donc pas le dédain – enfin abandonné – pour le sujet vers les méthodes. Pendant la longue absence des sciences dites « humaines », les primatologues, par exemple, ont construit une approche sociale et culturelle des grands singes avec leur formation, leur bagage et leurs moyens. La sociologie, l'ethnologie, l'histoire qu'ils ont pratiquées ne sont pas celles des sociologues, des ethnologues, des historiens..., comme l'éthologie maintenant esquissée par ces derniers n'est pas celle des éthologues. Il reste que ces entreprises peuvent inciter à entamer des discussions, à rapprocher les démarches, si chacun considère celle de l'autre avec bienveillance. D'ailleurs, l'un des premiers à avoir appelé au croisement l'a justifié par l'approche sociologisante de la primatologie récente, permettant une convergence avec la démarche de la sociologie humaine<sup>10</sup>.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas pointer les problèmes<sup>11</sup>, souvent dus aux éducations initiales qui peuvent empêcher de voir ou faire analyser d'une manière habituelle. En voici trois. Lorsque la question des inventions animales, de leur diffusion, de la transmission culturelle d'une génération l'autre conduit des éthologues à prôner une histoire des animaux, ils ne peuvent que la souhaiter dans le futur, par des observations continues sur les générations à venir<sup>12</sup>, faute de capacité à étudier les documents d'autrefois et faute de penser à solliciter les historiens, il est vrai bien absents jusqu'à peu. Lorsqu'ils font de la sociologie, de l'ethnologie, voire de l'histoire, les éthologues, souvent biologistes de formation, sont enclins à expliquer les faits observés non par des aspects sociaux, culturels, historiques vécus par leurs animaux, mais seulement par des causes biologiques, à donc tout rapporter à leur lecture de base, à faire du réductionnisme biologique, une tentation accentuée par le désir de lier étroitement l'éthologie à la pression évolutionniste et par l'influence d'une génétique passée, ayant cru aux gènes impérialistes. Cela conduit, par exemple, à vouloir rabattre les comportements des chiens ou des chats actuels sur ceux des ancêtres sauvages, en faisant fi des relations chaotiques avec les humains, donc de comportements canins ou félins sans cesse ajustés, mais il est vrai que ces aspects bien réels sont encore insuffisamment montrés par les historiens. Enfin, quitte à étudier les sociabilités, les structures familiales, les cultures locales, les inventivités individuelles, etc., pourquoi ne pas emprunter et utiliser les lectures, les méthodes, les concepts de la sociologie, de l'ethnologie ou de l'anthropologie, de la psychologie, de l'histoire ou de la géographie humaines ?

Quelques éthologues l'ont récemment souhaité, tel Frans de Waal qui a appelé les chercheurs en sciences humaines à proposer leurs idées et les naturalistes à les importer de manière à ouvrir des perspectives nouvelles sur les

10. Bernard Conein, « Éthologie et sociologie. Contribution de l'éthologie à la théorie de l'interaction sociale », *Revue française de sociologie*, 33/1, 1992, p. 87-104.

11. Frédéric Louchart, « Un tournant ethnographique de la primatologie ? », *Lectures anthropologiques*, 2, 2017, <http://lecturesanthropologiques.fr/lodel/lecturesanthropologiques/index.php?id=361>, consulté le 8 août 2019.

12. Adam Miklosi *et al.*, « What Does it Take to Become Best Friends ? », *Trends in Cognitive Sciences*, 17, 2013, p. 287-294.

vies sociales<sup>13</sup>. Cela est encore peu suivi<sup>14</sup>, sans doute par crainte que le transfert ne dénature la discipline et par souci qu'il véhicule un anthropomorphisme comme passager clandestin. Cette dernière préoccupation est légitime même si, avec le recul, on peut soutenir que la hantise de l'anthropomorphisme aura plus servi une cause idéologique que scientifique, à partir de l'école béhavioriste qui l'a instaurée pour créer une rupture entre l'homme et les animaux, et même si on peut faire le tri entre un mauvais anthropomorphisme et un utile<sup>15</sup>. L'inquiétude à propos du transfert doit et peut être atténuée par un travail de désanthropisation des approches et des concepts, comme nous le verrons dans ce volume et dans le suivant<sup>16</sup>, d'autant qu'elle n'est pas totalement dénuée de fondement au regard de certaines entreprises en sciences humaines.

Celles-ci ont investi le domaine animal en s'intéressant quasi exclusivement, et logiquement selon le grand partage instauré avec les sciences de la nature entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, aux humains et à leurs relations, intellectuelles ou concrètes, avec les animaux. Leurs apports, quoique tardifs, sont devenus importants<sup>17</sup>. Ils forment l'essentiel de ce que les anglophones nomment les *animal studies*, abordant les animaux comme prétextes à penser les hommes ou bien comme agents faisant faire des choses aux humains, dans le sillage des approches de Bruno Latour<sup>18</sup>. Nous renvoyons à l'introduction du volume précédent pour la présentation détaillée de notre position qui est différente. L'apport des sciences humaines est même de plus en plus nécessaire, obligatoire pour les sciences naturelles qui ont besoin de connaître l'environnement (au sens large : physique, végétal, animal et humain) de leurs animaux, car elles ont pris conscience de son influence sur leur état, en particulier grâce à l'écologie comportementale, l'éthologie cognitive, la psychologie animale ou récemment l'épigénétique. Le Muséum national d'histoire naturelle de Paris, qui rassemble anthropologues, archéologues, écologues, biologistes, géologues, etc., donne l'exemple de ces dialogues. Mais ceux-ci ne sont pas le but de cet ouvrage qui propose d'aller plus loin que cette interdisciplinarité.

En effet, les choses auraient pu en rester là si certains n'avaient pas proposé de franchir la frontière, d'exporter les sciences humaines du côté des animaux,

---

13. Frans de Waal, *Quand les singes prennent le thé. De la culture animale*, Paris, Fayard, 2001, p. 30.

14. Christophe Boesch, *Wild Cultures. A Comparison Between Chimpanzee and Human Cultures*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 ; voir le texte d'Alain Boissy dans ce volume.

15. Éric Baratay, « Les dessous de l'intelligence animale », dans Yolaine de La Bigne (dir.), *Les intelligences animales*, Paris, Ulmer, 2019, p. 26-45.

16. Ce volume se fondera sur le troisième atelier du programme, « Concepts animaux, décloisonnés, désanthropisés ».

17. La bibliographie actualisée est consultable sur <http://www.animalstudies.msu.edu/bibliography.php>. Il y a grand profit à ne pas se focaliser sur la production anglophone et s'enrichir de ce qui est produit ailleurs, notamment en Italie ou en Allemagne : Lena Kugler, Gesine Krüger, Aline Steinbrecher, Clemens Wischermann (dir.), *Tiere und Geschichte*, Stuttgart, Franz Steiner, 2 vol., 2014 et 2017 ; *Tierstudien*, 16, *Tiergeschichten*, 2019.

18. John Knight (éd.), *Animals in Person. Cultural Perspectives on Human-Animal Intimacies*, Oxford, Berg, 2005 ; Sarah McFarland, Ryan Hediger (éd.), *Animals and Agency. An Interdisciplinary Exploration*, Leyde, Brill, 2009 ; Rémi Barbier, Jean-Yves Trepos, « Humains et non humains. Un bilan d'étape de la sociologie des collectifs », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 1/1, 2007, p. 35-58 ; Sophie Houdart, Olivier Thiéry, *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2011.

assez tôt en histoire<sup>19</sup>, mais sans être suivis jusqu'à la dernière décennie, plus récemment en anthropologie ou sociologie, sous la forme de nombreuses réflexions épistémologiques<sup>20</sup> et de quelques travaux pratiques, d'abord américains<sup>21</sup>, grâce à une anthropologie axée depuis longtemps sur les individus et leurs interactions quand les anthropologues européens pensaient groupes et structures, puis français<sup>22</sup>. Nous renvoyons à des présentations pour ne souligner que quelques aspects<sup>23</sup>. Afin d'exporter leurs approches, ces auteurs ont le plus souvent choisi de se tenir entre les humains et les animaux, au niveau de leurs interactions concrètes, les considérant plus comme des relations entre individus qu'entre espèces et les analysant donc avec les outils employés pour les rapports humains. Rares sont ceux vraiment passés sur le versant animal pour étudier des interactions entre les individus d'une même espèce<sup>24</sup>. Reste que la nouveauté, la perspicacité et la fécondité de leurs questions, de leurs regards, de leurs analyses sont telles, par exemple pour la sociologie des chats de refuge, qu'ils ne peuvent être ignorés ou balayés d'un revers de la main et qu'ils doivent être pris en charge par les naturalistes si des partis pris posent problème. Nous en voyons trois.

En premier lieu, celui d'exclure souvent, quasiment par principe, le savoir des sciences de la nature au prétexte que leur réductionnisme biologique empêcherait de bien analyser et de bien comprendre les phénomènes psychologiques, sociaux, culturels. Ce réductionnisme est réel, nous l'avons vu ; toutefois il est

- 
19. Robert Delort, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984.
  20. Kenneth Shapiro, « Understanding Dogs », *Anthrozoös*, 3, 1990, p. 184-195; Bernard Conein, « Éthologie et sociologie », art. cité; Clinton R. Sanders, Arnold Arluke, « If Lions Could Speak. Investigating the Animal-Human Relationship and the Perspectives of Nonhuman Others », *The Sociological Quarterly*, 34/3, 1993, p. 377-390; Janet Alger, Steven Alger, « Beyond Mead. Symbolic Interaction Between Humans and Felines », *Society & Animals*, 5, 1997, p. 65-81; Bernard Conein, « Le sociologue dans la nature, pourquoi pas ? », *Revue du MAUSS*, 17, 2001, p. 293-301; Albert Piette, « Entre l'homme et le chien. Pour une ethnographie du fait socio-animal », *Socio-anthropologie*, 11, 2002, p. 87-104; Véronique Servais, « Faut-il faire la sociologie des singes ? », *SociologieS*, mai 2012, <https://journals.openedition.org/sociologies/4054>; Florent Kohler, « Sociabilités animales », *Études rurales*, 189/1, 2012, p. 11-31; Jocelyne Porcher, « Une sociologie des animaux au travail », dans Vinciane Despret, Raphaël Larrère (dir.), *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Paris, Hermann, 2014, p. 100-114; Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? », *Revue française de sociologie*, 56/1, 2015, p. 135-163.
  21. Clinton Sanders, *Understanding Dogs. Living and Working with Canine Companions*, Philadelphie, Temple University Press, 1999; Janet Alger, Steven Alger, « Cat Culture, Human Culture. An Ethnographic Study of a Cat Shelter », *Society and Animals*, 7/3, 1999, p. 199-218; Id., *Cat Culture. The Social World of a Cat Shelter*, Philadelphie, Temple University Press, 2003; David Goode, *Playing with my Dog Katie. An Ethno-Methodological Study of Canine/Human Interaction*, West Lafayette, Purdue University Press, 2007; Kirksey S. Eben, Helmreich Stefan, « The Emergence of Multispecies Ethnography », *Cultural Anthropology*, 25/4, 2010, p. 545-576.
  22. Jocelyne Porcher, Thiphaine Schmitt, « Les vaches collaborent-elles au travail ? Une question de sociologie », *Revue du MAUSS*, 35, 2010, p. 235-261; Marion Vicart, *Des chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Paris, Petra, 2014.
  23. Vanessa Manceron, « Exil ou agentivité ? Ce que l'anthropologie fabrique avec les animaux », *L'Année sociologique*, 66/2, 2016, p. 279-298; Chloé Mondémé, « Extension de la question de "l'ordre social" aux interactions hommes/animaux. Une approche ethnométrologique », *L'Année sociologique*, 66/2, 2016, p. 319-350; Catherine Rémy, « Agir avec l'animal. Pour une approche ethnographique des relations hybrides », *L'Année sociologique*, 66/2, 2016, p. 299-318.
  24. Janet Alger, Steven Alger, *Cat Culture*, op. cit.; Jocelyne Porcher, Thiphaine Schmitt, « Les vaches », art. cité.

ici fréquemment caricaturé, en faisant d'ailleurs plus référence au béhaviorisme ou à l'éthologie classique, maintenant abandonnés mais entrevus dans les parcours scolaires, qu'à la situation récente, plus riche et complexe, développée grâce à l'éthologie de terrain, l'éthologie cognitive et l'éthologie appliquée, mais encore assez peu connue en sciences humaines par rejet épistémologique ou réticence, voire paresse à s'informer, une situation tout aussi réelle en sens inverse, du côté des sciences de la nature.

En conséquence, deuxième parti pris, la volonté fréquente de n'utiliser et de n'accepter que ses approches, ses concepts, ses méthodes, et de n'expliquer que par sa seule discipline, au motif qu'un fait psychologique ou social ou culturel n'aurait pour raison qu'une cause psychologique ou sociale ou culturelle, que le psychologique s'expliquerait seulement par la psychologie, le social par la sociologie, le culturel par l'ethnologie et l'anthropologie, soutenant aussi qu'il faudrait bien une psychologie, une sociologie, une ethnographie, une anthropologie animales mais uniquement faites par des psychologues, des sociologues, des ethnologues, des anthropologues<sup>25</sup>. Ces positions, d'ailleurs toutes aussi ancrées dans les sciences de la nature, sont évidemment redevables de la constitution de ces disciplines, le plus souvent créées en en bousculant d'autres établies, en conquérant un terrain, en le transformant en camp retranché; des disciplines rendues indépendantes en trouvant en elles-mêmes leurs principes explicatifs<sup>26</sup>. Seulement, l'évacuation de la dimension biologique et des dimensions culturelles voisines conduit à un autre réductionnisme, psychologique, social ou culturel, en fait très semblable au réductionnisme biologique décrié.

Enfin, troisième parti pris, issu de l'interactionnisme symbolique et de l'ethnométhodologie, la conviction que des interactions réussies entre des individus supposent des cognitions très proches, à tel point qu'il serait possible de remonter à elles à partir de ces phénomènes concrets<sup>27</sup>. C'est sans doute vrai mais en partie seulement, car des interactions réussies peuvent aussi être dues à des incompréhensions et des erreurs du fait de cultures différentes dans une même espèce, de cognitions et de mondes propres différents entre des espèces. D'autre part, le refus de recourir à d'autres niveaux explicatifs rend le choix des voies de remontée au cognitif bien aléatoire, comme cela a été montré<sup>28</sup>. Là résident une tentation, un risque d'anthropomorphisme qui affleurent çà et là dans certains travaux. Il provient de la non-prise en compte des cadres biologiques des espèces, de leurs mondes propres, sensoriels et cognitifs<sup>29</sup>. Évidemment, des naturalistes et des philosophes ont tellement insisté au xx<sup>e</sup> siècle sur les différences entre ces mondes propres et sur leur étanchéité, qui feraient

---

25. Vincent Leblan, *Aux frontières du singe*, *op. cit.*, p. 216-218.

26. Voir le cas emblématique de la sociologie : Patrick Champagne, *La sociologie*, Paris, Milan, 1997.

27. Kenneth Shapiro, « Understanding Dogs », art. cité; Clinton Sanders, *Understanding Dogs*, *op. cit.*; Janet Alger, Steven Alger, *Cat Culture*, *op. cit.*

28. Kara White, « And Say the Cat Responded? Getting Closer to the Feline Gaze », *Society & Animals*, 21, 2013, p. 93-104.

29. Jakob von Uexküll, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, Hambourg, Bedeutungslehre, 1934.

que deux espèces ne pourraient se comprendre<sup>30</sup>, officiellement pour éviter tout anthropomorphisme, en réalité par anthropocentrisme, pour refuser toute conscience et intelligence animales, que ces auteurs ont jeté cette notion scientifique avec l'eau sale idéologique de son bain, oubliant qu'au contraire les mondes propres n'empêchent pas les interactions, avec leur lot de compréhensions et d'incompréhensions, sans quoi les domestications et toute l'histoire des relations avec les humains, ou entre les autres espèces animales, auraient été impossibles<sup>31</sup>.

S'il n'y avait qu'une justification à donner au croisement entre les sciences dites « de la nature » et les sciences dites « humaines », donc à donner à cet ouvrage, c'est bien l'obligation d'éviter le réductionnisme, l'anthropocentrisme ou l'anthropomorphisme des deux bords, et la nécessité absolue de tenir toutes les dimensions des êtres : génétique, physiologique, neurologique, cognitive, psychologique, sociale, culturelle, environnementale, historique, etc. Il est impératif de garder et même de lier les deux faces, biologique (donnée) et culturelle (construite), car la rupture entérinée dans l'espace scientifique n'existe pas dans la réalité. D'autant que la récente épigénétique montre que l'environnement, au sens large de tout ce qui entoure et structure, physiquement et culturellement, module l'expression des gènes et que cette modulation peut être transmise d'une génération l'autre, sur des temps courts, différents de ceux de l'évolution modifiant le capital génétique, encore que la question d'une modification par l'épigénétique soit débattue. En prouvant qu'il y a interaction incessante et dynamique, à double sens, entre le biologique, l'écologique, le social, le culturel, cette épigénétique incite à la rencontre et au dialogue entre les disciplines.

Des naturalistes ont déjà appelé à cela, nous l'avons vu, mais aussi des chercheurs en sciences humaines, déplorant les problèmes évoqués plus haut, souhaitant nourrir les sciences de la nature par les sciences humaines *et* inversement, proposant à cette fin des croisements, réflexions individuelles ou collectives<sup>32</sup> et des études concrètes<sup>33</sup>. Il a été proposé de faire de même du côté

30. Thomas Nagel, « What is it Like to be a Bat », *The Philosophical Review*, 83/4, 1974, p. 435-450.

31. Thomas Nagel a ainsi pris le contre-pied de son article dans son livre *The View From Nowhere*, New York, Oxford University Press, 1986.

32. Bernard Conein, « Éthologie et sociologie », art. cité ; Id., « Le sociologue dans la nature », art. cité ; Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? », art. cité ; Id., « Les recherches éthologiques récentes sur les phénomènes socio-culturels dans le monde animal : un regard renouvelé en profondeur », *L'Année sociologique*, 2016, 66/2, p. 351-384.

33. Florent Kohler (dir.), *Sociabilités animales*, numéro spécial *Études rurales*, 189/1, 2012 ; Id., « Blondes d'Aquitaine. Essai de zooanthropologie », *Études rurales*, 189/1, 2012, p. 155-174 ; Marcus Baynes-Rock, *Among the Bone-Eaters. Encounters with Hyenus in Harare*, Philadelphie, Pennsylvania State University Press, 2015 ; Nicolas Claidière, Dominique Guillo, « Comment articuler les sciences de la vie et les sciences sociales à propos des relations humains/animaux ? Un modèle interactionniste et évolutionniste », *L'Année sociologique*, 66/2, 2016, p. 385-420.

de l'histoire<sup>34</sup> pour bâtir l'histoire animale<sup>35</sup>, une entreprise essayée depuis çà et là<sup>36</sup>, mais postérieure à celle conduite en préhistoire<sup>37</sup>. Cet ouvrage s'inscrit dans ce sillage tout en proposant de sortir l'affaire de sa marginalité, d'entraîner des chercheurs de tous bords, de susciter des vocations.

Cela suppose de revenir sur la fracture installée peu à peu entre les sciences de la nature et les humaines, d'autant que cette césure a été créée, en particulier du côté des fondateurs des sciences humaines, sur une dépréciation erronée des animaux, alors jugés entièrement biologiques, sans intériorité, sans conscience, sans sociabilité ni culture, toutes choses réservées aux humains, ce qui justifiait des disciplines spécifiques<sup>38</sup>. L'attribution croissante de ces capacités à d'autres espèces animales doit conduire à reconfigurer ces sciences dites « humaines », les élargir aux animaux, pour construire des psychologies, des sociologies, des ethnologies, des histoires, des géographies *animales*, mais... avec l'aide des sciences de la nature. Malgré les difficultés de dialogue, générées par la différence des approches, des concepts, des méthodes, des régimes de scientificité, il est nécessaire de dépasser les réticences, voire le mépris réciproque, et la tentation facile de rester à l'abri dans sa discipline<sup>39</sup>. Il faut, au contraire, étudier sereinement ces différences pour les saisir et les surmonter, en se méfiant de leur théorisation (telle celle, au XIX<sup>e</sup> siècle, du philosophe Wilhelm Dilthey attribuant un régime d'explication aux sciences de la nature, de compréhension aux humaines<sup>40</sup>) figeant chacun dans sa tranchée, et sans les dresser en barrage épistémologique pour soutenir que c'est impossible, contre-productif ou bien trop tôt<sup>41</sup> – une position qui masque aussi des intérêts concrets, la défense de prés carrés, de postes et de financements dans un paysage scientifique officiel découpé en disciplines closes tout en appelant sans cesse à la pluridisciplinarité.

Le meilleur moyen de surmonter ces obstacles est de privilégier l'objet à l'observateur, la compréhension des animaux tous azimuts, même bricolée,

- 
34. Ewa Domanska, « Beyond Anthropocentrism in Historical Studies », *Historien*, 10, 2010, p. 118-130; Éric Baratay, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *Études rurales*, 189/1, 2012, p. 91-106; Id., « Buiding a *Animal History* », dans Louisa Mackenzie, Stephanie Posthumus (éd.), *French Thinking about Animal*, East Lansing, Michigan State University Press, 2015, p. 3-14; Corinne Beck, Éric Fabre, « L'animal, l'histoire et l'histoire naturelle. Un mariage à trois est-il possible? », *Études rurales*, 189/1, 2012, p. 107-199.
35. Éric Baratay, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012; Id., *Biographies animales. Des vies retrouvées*, Paris, Seuil, 2017.
36. Susan Nance, *Entertaining Elephants. Animal Agency and the Business of the American Circus*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2013; Erica Fudge, *Quick Cattle and Dying Wishes. People and Their Animals in Early Modern England*, New York, Cornell University Press, 2018; Violette Pouillard, *Histoire des zoos par les animaux*, Seyssel, Champ Vallon, 2019.
37. Voir les travaux de Frédéric Joulian, croisant préhistoire, anthropologie, éthologie : Frédéric Joulian, Paulette Roulon-Doko, « Comparaison d'une activité technique chez les hommes et chez les chimpanzés, la collecte des termites », *Techniques et culture*, 23-24, 1994, p. 29-62.
38. Patrick Champagne, *La sociologie*, op. cit., p. 16, 18, 20, 36 et 48.
39. Une présentation éclairante dans Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales? », art. cité; Id., « Les recherches éthologiques récentes », art. cité; Nicolas Claidière, Dominique Guillo, « Comment articuler les sciences », art. cité.
40. Wilhelm Dilthey, *Einleitung in die Geisteswissenschaften*, Leipzig, Turner, 1922 [1883].
41. Vincent Leblan, « Les disciplines mènent à tout à condition d'en sortir », dans Bernard Hubert, Nicole Mathieu (dir.), *Interdisciplinarités entre natures et sociétés*, Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes, 2016, p. 207-223; Vincent Leblan, *Aux frontières du singe*, op. cit., p. 209-218.

même imparfaite, aux manières d'enquêter, ce qui ne veut pas dire négliger ces dernières mais éviter de les ériger en perchoirs indéboulinables, se permettre au contraire de modifier sa position et son angle de vue, c'est-à-dire de faire évoluer – donc vivre – sa discipline. Pour cela, il faut faire et pas seulement postuler, ne pas s'attarder sur les aspects épistémologiques, qui sont importants mais trop utilisés comme des obstacles rédhibitoires ou comme des prétextes à ne pas s'engager en restant au stade de l'analyse critique, de la déclaration d'intention ou de l'ébauche programmatique. Il faut établir concrètement des approches concrètes, étudier concrètement des situations concrètes, qui obligent à observer et décrire ensemble, accepter la confrontation, écouter les autres, atténuer ses principes, s'ajuster, trouver des compromis, des équilibres, des solutions. Cette approche a déjà été prônée par ceux qui ont pensé l'interdisciplinarité entre nature et culture<sup>42</sup> ou qui ont proposé d'étudier des animaux<sup>43</sup>. Elle est aussi à la base des entreprises en histoire.

Celle-ci, toujours en quête de traces et d'indices, paraît bien éloignée de l'éthologie, par exemple, surtout lorsque cette dernière se veut science de laboratoire et d'expériences. Pourtant, l'échange est concevable s'il n'y a pas mépris et rejet de l'autre. Il est même possible de profiter d'un rapprochement des situations et des méthodes avec l'éthologie des anecdotes, proposée par certains<sup>44</sup>, qui entend collecter, recouper, vérifier, valider ces dires selon une manière semblable à l'historique, et avec une éthologie de terrain recourant maintenant aux témoignages des humains, en particulier des propriétaires d'animaux, notamment de chiens et de chats, puisqu'on s'est aperçu que les situations de laboratoire présentent vite des limites pour comprendre celles de la vie quotidienne et que les maîtres regardent et comprennent assez bien leurs animaux<sup>45</sup>.

Par la description des comportements, des sociabilités, des processus cognitifs, et par les concepts mobilisés, l'éthologie permet à l'historien de lire les sources avec des yeux prévenus, plus attentifs, et de voir des indices qui passeraient inaperçus. Évidemment, l'historien a aussi tout intérêt à prendre aussi en charge les lectures des sociologues et des anthropologues passant du côté des animaux. Cependant, il ne s'agit pas de valider les indices documentaires par les savoirs actuels, car la tentation pourrait être grande de rejeter ou de déformer les premiers au profit des seconds en fonction des partis pris de notre époque ou d'une école. Il s'agit de croiser des regards et des savoirs situés : ceux des auteurs des documents, qui peuvent aussi bien n'avoir pas regardé des aspects qu'avoir vu ce qu'on ne peut plus ou ne veut pas voir de nos jours ; ceux des

42. Marcel Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontière*, Paris, CNRS Éditions, 1992 ; Id., Jean-Marie Legay, « Canevas pour une réflexion sur une interdisciplinarité entre sciences de la nature et sciences sociales », *Natures, sciences, sociétés*, 13/2, 2005, p. 184-188 ; Bernard Hubert, Nicole Mathieu (dir.), *Interdisciplinarités entre natures et sociétés*, op. cit.

43. Bernard Conein, « Éthologie et sociologie », art. cité ; Albert Piette, « Entre l'homme et le chien », art. cité ; Florent Kohler, « Blondes d'Aquitaine », art. cité ; Marion Vicart, *Des chiens*, op. cit. ; Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? », art. cité.

44. Lucy Bates, Richard Byrne, « Creative or Created. Using Anecdotes to investigate Animal Cognition », *Methods*, 42, 2007, p. 12-21.

45. Dennis Turner, Patrick Bateson (éd.), *The Domestic Cat*, op. cit., p. 73-77.

éthologues actuels, qui peuvent savoir plus et mieux qu'autrefois mais aussi négliger tel ou tel aspect, et donc avoir une connaissance elle aussi limitée, elle aussi biaisée par des considérations philosophiques, théologiques, sociologiques et politiques, à l'instar des historiens d'ailleurs. Une autre raison de ne pas plaquer l'éthologie sur l'histoire est que l'on fabriquerait ainsi un portrait intemporel des animaux à partir de leurs représentants actuels, que l'on nierait leur historicité alors que cette dimension doit être au cœur de l'histoire *animale* à construire ensemble.

Le présent ouvrage est organisé comme un traité pratique des méthodes concrètes à propos de divers modes de croisements, de manière à réfléchir au « comment faire concrètement ? », après avoir réfléchi à l'« avec quoi ? » dans le volume précédent. Car cette question des croisements disciplinaires est l'un des deux principaux obstacles à une approche réellement pluridisciplinaire, l'un des deux aspects qui intimident le plus les chercheurs volontaires, avec la question des documents. L'ouvrage n'est donc pas consacré à des réflexions épistémologiques préalables ou à des propositions « pour plus tard », mais à des cas pratiques. Il s'agit de montrer des manières de faire, de suggérer des pistes, d'encourager les initiatives, de ceux qui participent à ce volume (car la nouveauté est telle qu'une partie des contributions sont des « travaux en développement »), comme de ceux qui voudraient voir concrètement, transposer et emboîter le pas, ce qui n'empêche pas de penser concrètement les épistémologies et les problématiques. Le plan de l'ouvrage suit donc les étapes d'un croisement, tout en tenant compte de l'avancement des recherches présentées : état des lieux (première partie, « Préliminaires d'approche »), apprentissage des analyses croisées (deuxième partie, « Regards croisés »), élaboration de programmes (troisième partie, « Programmes communs »), présentation de résultats entrelacés (quatrième partie, « Résultats entrelacés »). Pour bien tenir le fil directeur de cet ouvrage collectif, ces étapes sont présentées au fur et à mesure, ainsi que les auteurs qui ont eu liberté de s'associer ou d'aller seul et d'établir leurs modalités de croisement, tous se rejoignant cependant dans la présentation des objectifs, des manières, des limites, des intérêts et des acquis.

On peut remarquer, voire regretter, que l'histoire est plus présente que les autres sciences humaines. Ce n'est pas faute d'avoir sollicité des approches variées mais la plupart de leurs représentants veulent encore rester sur le versant humain, tandis que les rares passés sur le versant animal préfèrent encore garder l'approche et les explications autonomes de leur discipline. Cependant, l'omniprésence de l'histoire vient aussi de sa position dans le paysage scientifique. Sans concurrence dans sa dimension temporelle et n'ayant donc pas la tentation de creuser des tranchées pour s'imposer ou se défendre, elle s'est voulue, comme la géographie, ouverte aux autres sciences humaines dès les débuts du xx<sup>e</sup> siècle et elle a pris l'habitude de picorer çà et là, de croiser avec l'économie, la démographie, la sociologie, l'ethnologie, la psychologie, la linguistique, la littérature... Ce qui ne veut pas dire qu'elle fait et dit n'importe quoi, qu'elle n'a rien de cohérent et de scientifique ! Dans la continuité, elle a sans doute plus de facilité à s'ouvrir aux animaux, aux plantes, à la nature en général, à passer de leur

côté, tandis que, modeste dans ses élaborations épistémologiques et concrètes dans ses approches, elle est plus adaptée au dialogue interdisciplinaire. L'histoire peut et doit jouer un rôle de creuset privilégié de ce croisement avec les sciences de la nature, entre biologie et culture.

Le lecteur peut aussi regretter la faible présence de cas non occidentaux et l'absence de certaines branches animales, des poissons aux êtres microscopiques, faute d'avoir obtenu des volontaires, mais cet ouvrage a une ambition méthodologique, pas encyclopédique, et gageons qu'il incitera d'autres chercheurs à combler peu à peu les manques, car c'est en faisant qu'on entraîne. Des lecteurs penseront qu'il y a là un biais important et une forte limite au projet présenté puisque celui-ci se concentrerait sur des espèces proches des humains, pour lesquelles il serait possible d'utiliser les sciences humaines alors que ce serait difficile, voire impossible pour les animaux plus éloignés. Ce serait croire en des différences incommensurables, alors que nous connaissons encore peu de choses sur ces espèces abordées jusqu'à peu avec un *a priori* dépréciatif et un regard réducteur, et que les découvertes faites avec une approche bienveillante, du langage des abeilles à l'individualité des bourdons, concrétisée, exprimée, lancée à la cantonade par le son très singulier de chaque vol, montrent qu'il existe des continuités. Ce serait aussi minimiser notre capacité future à désanthropiser davantage nos approches, nos méthodes, nos concepts pour les appliquer à ces animaux. Autrement dit, nous croyons moins à un biais et une limite qu'à un retard à combler dans l'avenir.

Outre le fait de montrer concrètement comment croiser, son but ultime, comme celui du volume précédent et des suivants, est d'aider à bien passer du côté des animaux, à mieux saisir leur richesse et leur complexité. En ce sens, l'emploi dans le titre du verbe *lire* n'est pas le fruit du hasard, d'une étourderie, d'une erreur. Alors que les termes observer, étudier, analyser supposent, suggèrent ou insinuent trop vite et facilement des humains acteurs et des animaux objets, *lire* soutient que les espèces animales s'expriment, chacune à sa manière, avec sa présence, ses postures, ses gestes, etc., et que les humains doivent moins projeter qu'apprendre à décrypter. Nous remercions les contributeurs d'avoir accepté de s'engager dans l'entreprise et d'avoir pris des risques en ne s'arrêtant pas à une réflexion initiale, en s'investissant dans le concret. C'est plus difficile.

